

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 32

Artikel: Un boeuf affolé
Autor: J.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissent tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinière, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Les eaux.

Parler des eaux, des stations thermales dans cette saison où elles attirent tant de monde, est une actualité. Donner quelques coups de ciseaux dans un journal pour y glaner un peu de copie, par une température de 30 degrés, qui fait désertir tous nos collaborateurs, est encore une actualité qu'on voudra bien nous passer.

Nous empruntons donc au journal *La Famille* (de Paris), les curieux détails qui suivent sur l'origine de l'habitude si généralement répandue parmi les classes aisées d'aller aux eaux :

« Aujourd'hui, tout le monde va aux eaux, ou est censé y aller. Beaucoup de gens croiraient leur dignité compromise, s'ils ne passaient l'été hors de chez eux. Cette habitude, ou plutôt cette manie, n'est pas absolument récente.

C'est en 1772 que fut mise en grand honneur la mode d'aller passer dans une station thermale une partie de la belle saison. Avant cette époque, on se contentait de l'efficacité très sérieuse de quelques sources françaises. On se rendait à Barèges, à Bourbonne, à Aix-les-Bains, dont les eaux étaient réputées de véritables spécifiques. Mais les dames sujettes aux affections nerveuses, étaient désireuses de goûter les charmes d'une villégiature alliant les soins de la santé à la distraction, celles des jeux entr'autres, et il se trouva un personnage des plus gais qui se prêta à leurs fantaisies.

Un petit prince de la Confédération germanique, à qui les revenus de son marquisat ne fournissait pas les moyens de faire, chaque année, le voyage de Londres et de Paris, où son goût pour le jeu le portait à vivre, imagina d'attirer chez lui les gens qu'il ne pouvait aller chercher chez eux.

Les eaux de Spa, quoique connues depuis longtemps, n'étaient pas fréquentées par une clientèle suffisante à l'ambition du bienheureux propriétaire. Il s'agissait de faire miroiter aux yeux d'un public d'élite les plaisirs et les amusements qui atténuaient les ennuis d'une cure.

Un médecin habile seconda admirablement les projets du prince, en rédigeant un rapport des plus séduisants sur l'antique efficacité de ces eaux. Elles avaient rendu la santé à Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV ; célébrées par Pline, elles avaient été un remède infailible contre les affections nerveuses, les migraines vaporeuses de l'époque romaine, etc.

Le rapport médical, approuvé par le propriétaire des eaux, qui submergeaient ses possessions, fut traduit en anglais, en allemand, en espagnol et répandu partout. Le couronnement de l'œuvre fut le *post scriptum* portant que, pour le soulagement moral des nobles malades, il avait été établi à Spa un club anglais, une salle de bal, une salle de concert et de spectacle et une banque de pharaon qui, depuis, devint la roulette. Toutes les passions humaines trouvaient là leur satisfaction.

Dès 1772, les malades affluèrent de toutes parts à Spa. Toutes les grandes dames de l'Europe furent subitement atteintes d'excitations nerveuses les plus variées. Les nerfs devinrent une maladie de bon ton, une épidémie générale qui ne trouvait de remède que dans les eaux de Spa.

Ce qui donna un relief tout particulier à la station thermale renouvelant sa vieille réputation, ce fut le nombre de joueurs habiles qui y accoururent de toutes parts. On cita bientôt des fortunes faites rapidement dans cette bourgade du pays de Liège, et le rêve des malades fut d'aller s'asseoir à une table de pharaon.

Comme cette histoire du siècle dernier s'applique bien aux mœurs d'aujourd'hui. »

Un bœuf affolé.

Tout le monde, dans la contrée de Lausanne à Romanel, parle de l'étrange équipée de ce pauvre bœuf bourguignon qui, parti de Lausanne en abandonnant son conducteur, est venu, après une course folle de plusieurs heures, échouer à Renens-sur-Roche, au deuxième étage, dans une chambre à coucher.

Nous tenons à prévenir nos lecteurs que la petite histoire que nous allons leur conter n'est pas inventée à plaisir et qu'elle est absolument exacte jusque dans ses moindres détails.

Les bœufs bourguignons de l'ancienne province du Charolais, — dont la chair, par parenthèse, est fort délicate, — vivent en assez grands troupeaux ; ils sont très dociles tant qu'ils sont en compagnie, mais seuls ils sont fort intraitables. Séparé de ses collègues, comme on dit chez nous, cet animal s'emporte facilement ; il voit rouge ; il court droit devant lui, tête baissée, renversant tout sur son passage, jusqu'au moment où il rencontre un des siens.

Le bœuf charolais dont nous parlons avait été

sorti d'une écurie de Couvaloup un jour de la semaine dernière pour être conduit à l'abattoir ; il suivit paisiblement jusqu'à la sortie du Tunnel le garçon boucher qui le conduisait ; puis soudain, sans raison apparente, il lui donne un coup de corne et prend sa course du côté de la nouvelle route du Mont ; arrivé devant le chantier de M. Porchet, un ouvrier charpentier, qui portait une poutre, lui barre involontairement le passage ; il passe alors dans les près de la Borde, emporte toute une collection de linges qui séchaient au soleil, remonte le talus, traverse le chantier de M. Bugnon, maître charpentier, et continue son chemin, toujours courant, du côté des Casernes ; là, les coups de fusils multipliés des soldats qui s'exercent au tir le rendent tout à fait fou ; il se met à pousser des beuglements terribles, et part en bondissant, la queue raidie, de l'allure d'un lion échappé d'une ménagerie, à travers le bois Mermet, puis sur la route de Romanel. L'animal avait l'air si effrayant, que deux paysans qui passaient sur la route, sautèrent à bas de leur char, épouvantés, et s'abritèrent derrière. Depuis ce moment, personne n'ose plus essayer de l'arrêter : il poursuit sa route du côté de Romanel, beuglant toujours, la langue pendante, ses gros yeux sortant de leur orbite ; il veut s'élancer dans une écurie ; les gens effrayés lui en ferment la porte ; il fait un demi-tour alors, traverse un poulailler qu'il met en pièces, au milieu d'une famille de poules dont les plumes tourbillonnent dans les airs, et part du côté de Cheseaux, toujours au galop, tantôt sur la route, tantôt à travers champs. Près de Renens-sur-Roche, on lui ferme encore la porte d'une étable où il veut chercher un refuge ; il avise alors une porte ouverte, grimpe les escaliers comme un chien savant jusqu'au deuxième étage, entre dans une petite chambre à coucher renfermant deux lits et essaie de sauter par la fenêtre dont il brise deux vitres ; les gens de la ferme poussent rapidement les volets depuis le dehors avec des perches ; le malheureux animal, pris entre deux lits, passe par-dessus en en brisant un, redescend les escaliers aussi dextrement qu'il les avait montés, et s'enfile dans la grange comme un trait. Une vache était là ! A la vue de cette compagne, le pauvre fou devint subitement doux comme un agneau !

Penseurs physiologistes, naturalistes, savants, de toutes sortes, expliquez cet étrange et subit apaisement.

Une heure après, le garçon boucher, suant, pantelant, qui avait suivi toujours courant la piste de sa pauvre bête, venait la réclamer ; mais le fermier, en homme avisé, refusa de la laisser enlever avant que le propriétaire ne soit venu constater les dégâts commis et les payer. On alla donc chercher à Lausanne le maître boucher, qui vit moitié stupéfait, moitié riant, le lit brisé du deuxième étage... et paya. Le bœuf fut alors ramené, mais les yeux bandés ; arrivé sur la place Chauderon, il prend subitement peur de nouveau et se précipite tête baissée, sans rien voir, contre un mur et avec une telle violence qu'il s'arrache une corne net. Ce choc, qui

l'assomme à demi, l'apaise tout à fait ; on put alors le réintégrer tout saignant dans son écurie.

Ainsi finit l'équipée du pauvre bœuf bourguignon !

Nous répétons que nous n'avons absolument rien inventé ; l'histoire s'est passée comme nous venons de le dire.

J. D.

Un conseil aux maris.

« Je veux essayer de prouver, dit un correspondant du *Gaulois*, quel fruit le commun des hommes retirerait de la conversation des femmes s'il y prêtait la moindre attention. Dernièrement, j'étais allé rendre visite, à son jour, à une très spirituelle dame de mes amies. A mon arrivée, son coquet boudoir, tendu de satin bleu, était déjà rempli de jeunes et jolies femmes aux toilettes claires, qui babillaient à qui mieux mieux autour d'une petite table de laque incrustée d'ivoire, auprès de laquelle la maîtresse de la maison en faisait les honneurs avec une grâce charmante. Après quelques saluts amicaux, à la ronde, je m'assis dans un coin, et tout en dégustant une tasse de thé, je les écoutai causer en regardant leur délicieux manège ; les unes agitant doucement un éventail dans leurs mains finement gantées, les autres grignottant entre deux phrases une mince sandwich du bout de leurs dents blanches.

» En quelques instants, on m'eût tout à fait oublié, et la conversation, prenant un caractère plus intime, passa subitement des chiffons et des élégants bibelots aux thèmes éternels : l'amour et le mariage. Maintenant les maris faisaient les frais de ce gai papotage, et tout ce joli monde appréciait sévèrement la façon dont ces messieurs se conduisent avec leurs femmes :

» Figurez-vous, dit M^{me} d'Auran, une petite brune vive comme salpêtre, que M. d'Auran a osé me refuser net, — oh ! mais brutalement, — une parure de chez Fontana dont je raffolais il y a huit jours. Depuis, il me boude ; car ils sent qu'il est dans son tort, et je vois très bien qu'il ne cherche qu'une occasion de se réconcilier en m'offrant cette parure qu'il m'a d'abord si brusquement déclaré ne pas vouloir m'accorder. Peut-être même, vais-je la trouver chez moi en rentrant. Mais qui sera bien attrapé ? C'est M. d'Auran ; puisque cette parure, ma foi ! je n'en ai plus envie... »

« — Comme c'est vrai, ce que vous dites là, répondit d'une voix tranquille une de ces dames. Ainsi, moi, tenez, ajouta-t-elle, vous ne pouvez vous figurer ce que j'ai usé de choses par l'imagination. Il faudrait des mois pour compter toutes les robes, tous les chapeaux, tous les bijoux que j'ai désirés ardemment et dont je me suis dégoûtée, sans les avoir eus, à force d'y penser seulement.

» Ah ! si nos maris savaient s'y prendre... Au lieu de se dérober de la sorte devant nos caprices, comme ils feraient mieux de paraître y céder en principe, nous priant, toutefois, d'en attendre un peu la réalisation ! Au moment venu, le caprice serait passé. Car nous sommes toutes les mêmes, n'est-ce pas ? Si on nous fait trop attendre ce que